

*L'émotion ne s'ajoute, ni ne s'initie : elle est le germe, et l'œuvre est l'éclosion.*

Georges Braque.

Elle est comme son univers. D'une troublante évanescence. Au point que son prénom lui-même s'en fait prémonitoire. Safaa, ou pureté. Comment ne pas voir une mystérieuse prescience dans ce prénom, expiré souffle divinatoire étirant à l'infini sa voyelle mystique ? Comme un étrange défi aux temps. D'une incisive douceur. D'une aphasique douleur. Souffle éployé blanc et qui charrie, en silence, épineuses, tranchantes efflorescences de cris figés dans des éclats d'acier fendant la chair des mondes révélés à eux-mêmes. Mondes lavés de leurs fards, dénudés des couleurs qui volent leurs blessures au regard et exhibant, à présent, leurs corps invaginés offerts aux salves d'échardes métalliques et de fracas de verre aux pointes acérées. Leurs corps étendus vaste blanche cécité où se précisent peu à peu les fentes et les plaies des peaux déchiquetées, béantes, parmi les jets de dards. Des plaies que Safae Erruas excave, du bout de sa pince, avec une fascinante délicatesse. Cisèle, patiemment, d'un geste lent d'une indicible grâce. Un geste lent et minutieux, d'une précision chirurgicale, qui sertit le vide, l'espace retraduit miroir de brisures palimpsestes. Et le temps, non pas même aboli mais étiré et qui s'épand, s'oublie, dans l'intense beauté, aussi fragile qu'intransigeante, d'un instant d'éternité.

Et c'est d'abord cette fragilité que l'on reçoit, qui nous submerge et nous happe. Fragilité tout en virginale opalescence. Fragilité des matériaux superposés, ivoirins, translucides, aériens. Ceux de la feuille blanche, de la bande de gaze, des effluves de coton. Ceux, tout aussi légers mais inquiétants, de la lame de rasoir, de l'aiguille, de l'éclat de verre, qui sèment peu à peu le doute et le trouble dans cette étendue monochrome envahie épineuses éclosions où se précisent une écriture de la douleur, une mise en scène de la violence. Une violence sans fureur, pourtant. Juste là, donnée à voir, dans l'évidence d'une imparable vérité. Celle des « Choses apparentes », ou des « Transparences visibles ». La feuille blanche, parcourue de lacérations, semble mettre à nu des cris refoulés, emmurés, qui forcent les façades, craquelées, des mensonges bientôt réduits en lambeaux ; s'ouvre sur des fentes labiales, fulgurantes « Instantaneas » ébréchées dans la chaux comme un cri suspendu, « Huella », ou empreinte, défigurée, de ce que le corps a de plus intime. La bande de gaze, criblée de pointes de verre et suggérée, cette fois, par les craquelures carrelées dans le papier, se fait toile arachnide, équivoque, prison ou paravent où viennent s'échouer les traîtrises des temps portées par les vents.

Les nouvelles œuvres de Safaa Erruas jouent plus que jamais sur la fragmentation et la transparence, « une transparence exagérée qui se fait visible, crée de nouvelles formes,

convoque la vue et l'esprit », nous dit-elle. Délaissant aiguilles et lames de rasoir, l'artiste a en effet choisi, dans cette série de « Choses apparentes », de privilégier le verre qui vient se mêler, dans un somptueux douloureux corps à corps, à l'étal harcelé du papier blanc. De ce matériau évoquant « le cassé, le détruit », l'artiste se sert pour figurer un espace de la fragmentation où la vie le dispute à la mort. Et de cet espace morcelé, en ruines, « de nouvelles vies jaillissent », prennent forme parmi les lambeaux de papier et les bris de verre savamment amalgamés. Prennent vie et forme dans l'absence. Car il faut lire dans les blancs et les vides, les trouées opérées dans les « Restos » d'une architecture délabrée.

Mise en scène d'un univers immaculé, à ce point épuré qu'il s'en fait aveuglant ; et, pris dans le déluge ensorcelant des lumières, le regard, captif et captivé, tente de déceler les silhouettes des mondes indiscernables, confondus dans la même lactescence, et qui se dévoilent peu à peu pour jaillir soudain dans nos pupilles hérissées, maintenant, sous les percées vives de stridentes révélations. Pénétrantes. Saisissantes. Et imprenables, tant elles sont insensées, à la fois impétueuses et sereines, charnelles et éthérées ; sublime chorégraphie où se joue un désastre cinglant de finesse, et où la vie, assaillie, obstruée, perle, malgré tout, chrysalide au creux de la débâcle. L'artiste détourne en effet les objets métaphores de la violence. Fait fleurir des boutons nacrés parmi les champs d'épines, ou tiges, désormais, où se fomenté naissance, subversive, de « Vies parallèles ». Fait s'éprendre une épine de verre, prise au piège de l'amour, d'un fil de soie. Et les pointes frappées dans le papier de se bousculer, maintenant, en étreinte jalouse, maternelle, pour veiller sur un nid de cocons irisés enroulé dans un halo argent.

La métamorphose n'opère cependant pas vraiment. Des écrans s'ouvrent vides. Des pointes de verre assassines, traversées de fils métalliques, s'affolent, percent, traversent, les coquilles de soie. Deux papillons parvenus à s'extraire de leur chrysalide peinent à prendre leur envol, rattachés l'un à l'autre par un fil, tenace ombilic qui les empêche de trouver voie, les ramène irrémédiablement l'un vers l'autre, les menace d'effritement dans un espace-temps étriqué, suffocant.

Elle est d'une cinglante évanescence. Comme son univers. Il a l'opalescence de sa peau. La prégnance de ses silences. L'immensité tranquille et fracassante de son regard. Il a l'opalescence de cet atelier virginal dans lequel elle travaille et sur lequel elle règne comme une fée des neiges. On y entre sur la pointe des pieds, comme dans un sanctuaire d'une percutante poésie, d'une déconcertante beauté. Insaisissable, et dont on ne peut finalement parler que par entrecrocs d'oxymores. « La chrysalide est une sorte de cimetière qui contient la mort et la vie », dit d'ailleurs Safaa Erruas qui nous confie avoir trouvé, au hasard d'une promenade à Istanbul, ces cocons aujourd'hui immortalisés dans des œuvres traversées de plus de 30.000 morceaux de verre, « d'ampoules, de lamelles de laboratoires, minuscules », qu'il a fallu manipuler avec d'infinies précautions. Un travail de patience. « Un véritable défi ». Pour rendre visible dans l'invisible.